

Voilà... ça se livre ici.  
Avec la crainte et l'émotion que vous inspirent les maux.  
Vous la rencontrez.  
Son genre défie l'usage et ses règles d'accord.  
Elle a les traits d'un homme, sa corpulence.  
Mais vous l'appellez Elle. Parce que la nuit, dans ce qui vous reste d'esprit, le féminin l'emporte sur le masculin.  
Toujours la lune sur le soleil.  
Un renversement s'opère.  
Vous êtes sur le territoire même du retournement et de l'éclipse.  
Elle est virile, bien montée, et pourtant son genre n'est pas convenu.

Inconvenant, simplifieraient les culs-bénits.

Vous-même d'ailleurs ne savez plus très bien ce à quoi votre désir donne corps. Ça s'apparente à un orifice ; un point reste à approfondir, juste là, entre les fesses. Vous aimez bien mettre le doigt dessus, sur le nœud du problème, souvent.

Cette nuit encore, vous tombez sur le noyau dur et la chair molle qui l'entoure.

L'ouverture étroite, contractée, attend d'être travaillée, écartée, comblée par l'épaisseur de l'homme, remplacée par elle.

Vous ne la connaissez pas ; vous la présentez. C'est pourquoi vous la suivez dans la rue.

Son physique est quelconque, son âge avancé, sa laideur aussi, mais qu'importe ; ça n'a aucune importance à vos yeux, vous ne faites pas dans le détail. De toute façon, vous ne vous êtes pas retourné(e) sur l'homme dans la rue, mais sur elle, la bête. Vous la sentez en l'homme d'une manière qu'il vous est impossible à définir. C'est animal cette intuition de la chair plombée.

La rencontre était-elle inévitable?  
Vous ne croyez pas aux hasards. Non.  
Le mal de soi a sa logique, la folie sa propre  
raison. Vous n'êtes pas dupe, ou seulement  
quand ça vous arrange.

L'instant qui précède la collision, vous sortez  
de l'insomnie conceptuelle d'un night-club, le  
visage défait par la fatigue et l'ennui.

Il est tard. On dit de vous que vous rentrez à  
pas d'heure.  
Vous êtes hors du temps.  
Une illusion nocturne.

Dans la rue, le silence vous donne des idées,  
celles-là mêmes que vous aviez noyées dans  
l'alcool, le tabac et la transe.

Plus vous avancez entre les façades éteintes,  
closes, plus vous avez peur de rentrer et de  
dormir. Parce qu'il est trop tard, vous avez raté  
l'heure. On dort la nuit, c'est dans la morale  
épineuse de votre éducation, dans l'interdit rival  
du pair et la peur incestueuse de la mère.

Dès l'enfance, on vous a mis en garde contre la nuit, on y rencontre des gens de mauvaise vie, bizarres, des dépravés. Des gens comme vous aujourd'hui.

Vous avez peur de vous croiser, de vous agresser verbalement, physiquement. Et c'est pour cette raison que vous sortez. Vous n'attendez que ça, vous ne pensez qu'à ça. Qu'un pas s'accélère dans votre dos, qu'un bras vous plaque contre une tôle de carrosserie et vous dynamite là, sur le trottoir. Un trou de balle dans la tête.

Mais rien ne vient par-derrrière.

Vous avez froid dans la nuit. C'est aussi pour ce frisson que vous sortez. Pour qu'une peur d'enfant vous enrume.

Vous voulez retrouver la mémoire d'un âge où les règles et les interdits étaient si bien posés, imposés. Vous saviez, enfant, déployer tant de subtilité et de délicatesse dans l'art de la perversion. Regardez-vous.

...

Non mais regardez-vous !

Que vous est-il arrivé ?

Aujourd'hui, c'est devenu une besogne, vous maniez la perversité avec ennui, sans grâce.

Vous mourez d'ennui, et jamais l'on ne s'ennuie de mourir... Alors...

L'homme s'est présenté à vous de front, dans la rue, comme une apparition. De l'eau dans le désert.

Alors c'est venu d'un coup, ça vous a atteint, une évidence aveuglante.

Vous alliez vous faire détruire.

Et vous y prendriez du plaisir, à tous les coups. Forcément.

L'homme est entré dans l'immeuble et la porte ne s'est pas refermée, retenue par la main de la bête. Vous ne voyez que cet appel d'ombre, cette bouche entrouverte sur la façade de l'immeuble. Vous hésitez. Vous passez le seuil de tolérance.

Dans la cage d'escalier, l'homme laisse présager qu'elle n'a aucune morale. Vous dites que vous savez. C'est ce que vous voulez.

Vous faites sans, également.

Vous avez prononcé ces mots avec une telle décontraction que le chérubin qui veillait encore à vos côtés sombres s'est chié littéralement dessus.

Votre ange vous quitte. Il préfère fermer les lieux. Alors vous vous retrouvez seul(e) avec l'homme, avec vous-même, face à face.

$$1 + 1 = 0$$

Elle bande comme une folle, la bête.

L'homme dit qu'elle a de la blanche et de l'herbe dans son appartement. Qu'elle ne vit pas seule, aussi. Elle parle trop. Vous lui imposez de se taire, de ne plus dire un mot. Vous ne voulez surtout rien savoir d'elle. C'est dans le deal. Elle n'est rien pour vous, ni vous pour elle. Vous êtes venu(e) prendre votre dose et vous partez. L'alchimie du vide n'opère qu'à cette condition.

Elle a compris. On deale en silence.

Sur le palier, dans la lumière poussiéreuse d'une ampoule à nu, elle vous coupe la parole et le souffle avec sa marchandise. Le bâillon de sang gonfle dans votre bouche, l'obstrue jusqu'au gosier qui éructe. Vous ne pouvez plus parler, seulement appeler. Un appel au viol, au meurtre, un appel à ce qu'une mort vivante, plus vivante, vous soit donnée.

Là, à cet instant, le corps n'est sanguin que dans la force du cri qu'il retient. Un corps christique.

Pas de parole, surtout pas.

Vous voulez provoquer en elle une hémorragie verbale. Vous ne lui autorisez les insultes que si elles sont sincères, vraiment senties. Sinon vous partez, dans la rue, dans un éclat de rire et de larmes qui désarme le mécanisme en marche. Les mots doivent accompagner les gestes sans simagrées, ni faux-semblants ni impuretés.

Vous attendez de l'homme qu'elle tienne son rôle à la perfection, qu'à aucun moment le jeu ne soit joué. Sinon vous quittez les planches,

vous la renvoyez à ses cours d'art dramatique. La mise en scène doit être sans faute. Vous n'êtes pas venu(e) vous laisser prendre au jeu mais pour avoir peur à l'extrême, douter d'elle, des limites de sa violence. De toute façon, les mauvais joueurs vous ont toujours énervé, vous les tenez à l'écart parce que, précisément, ils ne veulent pas perdre – ni se perdre. Ils n'y consentent pas ou plus fébrilement ne l'osent pas.

Avant de passer le seuil de l'appartement, vous lui dites de ne jamais rien demander, seulement d'imposer. Qu'elle n'écoute que sa propre douleur qui est la vôtre.

L'homme est excité, vous lui faites peur.

L'homme a peur d'elle, de ce qu'elle peut faire, de cette liberté totale offerte à ses instincts.

Ce n'est certes pas une première main. Elle en traîne souvent des larves comme vous à malmener. Mais elle n'est jamais tombée sur vous, aussi bas. Vos exigences laissent à désirer.

La bête sainte, elle dit que vous en aurez pour votre compte, qu'elle va vous doser comme il faut... Sa came, c'est de la bonne. Vous n'en doutez pas. Elle vous a donné un avant-goût de sa qualité sur le palier. Un arrière-goût qui s'écoule encore, lentement dans votre gorge. Une qualité pareille, ça n'a pas de prix. Il n'est de toute façon pas question d'argent entre vous. Vous êtes tous deux des corps prostitués impossibles à marchander, parce que la monnaie dont vous vous payez, c'est vous-même qui la battez, la frappez, l'écoulez, la blanchissez.

La nuit est avancée. Elle se fige.

Vous êtes à cette heure où l'on ne sait dire s'il est encore tard ou tôt. C'est selon.

L'homme reprend de l'épaisseur.

C'est drôle avec le recul, elle parle de son sexe comme d'une pièce de boucherie. Mais sur l'instant l'idée vous séduit de recevoir un gigot en vous. Ça y est, c'est en cours, la proie est bien engagée, bien avancée dans la chair. Votre viande, l'homme la prend à pleines mains, à bras le corps.

L'étripeur remue vos entrailles, il pilonne votre épïcentre avec une violence inouïe, quasi nécrophile.

C'est insupportable.

C'est indéfinissable.

Quelque chose résonne dans votre tête, un bruit, le fracas du corps qui s'affaisse dans l'abattoir, les jambes coupées, le souffle sectionné, il tombe sur le carrelage. Vous ne riez pas, vous beuglez comme un bœuf à l'équarrissage, vous bavez à chaque décharge électrique, assommante, létale.

C'est de l'abattage à la chaîne, sordide. Vous ne savez pas si vous aurez les reins assez solides pour supporter ça.

Vous doutez.

Et c'est soudain comme si le doute n'avait jamais été qu'une plus déchirante façon de croire.

Mais déjà, vous n'êtes plus dans ce corps.

Vous êtes frappé de l'amnésie de l'effroi, de cette blancheur où l'âme se replie.

Plus d'ego, plus d'écho.

Plus rien que la grâce du vide et l'oubli de soi.

Quelque chose est mort en vous. Presque tout ce que l'on appelle ordinairement la vie.

Quelque chose se rompt.

Vous êtes à ce point de rupture qui ouvre des failles, des trouvailles. C'est comme ça, vous êtes comme ça, vous ne pourrez revenir à la vie qu'à cette évidence.

Votre paix est dans votre perte, non dans votre volonté et votre désir de perdre, mais dans la volonté et le désir de vous perdre vous... pour vivre comme les dieux. Enfin.

Quelques secondes être un dieu païen.

Un dieu de paille.

Il y eut cette nuit-là et il y eut un matin : ce fut un jour ordinaire.

Un jour de plus à vivre avec cette douleur d'Orphée dans la peau.

Du réveil au soir, tenter de vivre avec l'absence chevillée au corps.

Rien de plus. Rien de moins.